

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique du Collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1959, tome 57, p. 261-263

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Chronique du Collège

« Vous pourriez, par exemple, commencer la chronique par la fin, je veux dire la fin de l'année scolaire... » — « Oui Monsieur. » — Eh bien non ! Le flash-back, comme dirait M. Vogel, c'est très joli au cinéma, mais dans la réalité c'est un mauvais rêve, qui vous met la tête à l'envers et le cœur en vive chair. Où trouver, en effet, le courage d'évoquer encore les portes du Collège grandes ouvertes sur les splendeurs de l'été, quand on est en train de tirer la langue sur une composition justement intitulée : « Tristesses d'automne » ? Et cette rédaction-là, elle aussi, « laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses écrits ».

Nous ne dirons donc rien de la clôture du Collège, sinon qu'elle se fit en tapinois. La salle de gymnastique, cette vieille bonne à tout faire : conférences, concerts, spectacles, fêtes majeures et clôtures, ne fut trouvée plus bonne à rien qu'à céder la place aux futurs bâtiments. La proclamation solennelle du palmarès, en présence des autorités civiles et religieuses, fut donc remplacée par la simple lecture des résultats de chaque classe dans son local habituel : entendez, au moins pour Humanités, une chambre à coucher de la rue Saint-Sigismond, « convertie » sur ses derniers jours, en salle de classe. Tant notre Collège souffre de la pénurie de locaux. Astucieusement on y a porté remède, cette année, en transformant toutes les études en « groupes scolaires », alors que les dortoirs semblaient plus indiqués. Simple question d'équilibre, d'ailleurs (ou d'équilibriste), car il y aura toujours des élèves pour dormir en classe et travailler au dortoir.

Nous disions donc que nous ne dirions rien de la clôture, et voilà déjà tout un paragraphe là-dessus ! Mais on a des lettres ou l'on n'en a pas : Cicéron, lui aussi (Catil. 1, 14) proclame passer sous silence les méfaits de Catilina, tout en les énumérant complaisamment, sans en oublier un seul.

Il y eut donc la rentrée : carrousel d'autos autour du collège, valse des valises et des cœurs, le tout sur un air bien connu. Rien que de tristement banal en tout cela, sauf un événement exceptionnel : le fœhn et la pluie manquèrent le rendez-vous, et le soleil, ô merveille, se mit de la partie. Brume, brouillard et pluie s'étaient réfugiés dans les seuls yeux des nouveaux. Par bonheur, moins d'une semaine après, un congé-surprise consolait tout le monde. La Saint-Maurice tombant un mardi, on « fit le pont » et professeurs et élèves, le cœur en fête, chantèrent avec plus de conviction que jamais, les louanges de celui qui est leur glorieux Patron à tous, et celui de Monsieur Schubiger en particulier.

Puis vint le temps des vendanges, elles aussi plus belles que jamais. La traditionnelle promenade aux raisins a retrouvé cette année son adjectif, perdu l'an passé. Quelle joie de la voir reparaitre au calendrier des festivités ! L'abondance et la douceur des grappes nous a passé le goût amer de leur ancienne absence. Après les plaisirs de l'estomac, ceux de l'esprit. Les Jeunesses Musicales ont repris leur belle activité par deux opéras de l'« Opera Piccola », de Genève. Au programme : « Le retable de Maître Pierre », de Manuel de Falla, et un titre pittoresque à souhait (« Mais il me semble bien avoir déjà vu ça quelque part », a-t-on entendu à la sortie) : « Un directeur dans l'embarras ». Sous les mêmes heureux auspices, le chanteur noir William Bodkin nous régala de lieder et de négros de la meilleure veine. Quant au ciné-club — le seul à peu près à garder sa salle — il nous a donné, en lever de rideau : « Roméo et Juliette », de Castellani, où les acteurs évoluent dans une suite de tableaux de maître, à la Van der Meer.

La fête de M. Berberat, passé de l'externat à l'internat, fut célébrée conjointement avec celle de M. Fox, professeur d'anglais « tel qu'on le parle ». A la clef, un Hitchcock fidèle à lui-même : « L'homme qui en savait trop ». — « Ça ne doit pas être un de la classe ! », disait modestement un élève, dont je respecterai la modestie. Si grande fût-elle, d'ailleurs, elle n'atteint pas celle de M. Grandjean, pourtant bibliothécaire, ingénieur, astronome, et professeur de mathématiques. C'est à peine si sa fête lui vaut quelque répit. Et encore ! Ecoutez plutôt : personne n'ignore que la fête d'un maître de classe donne lieu à toutes sortes de réjouissances. Or, le nombre d'heures

de M. Grandjean dans la section scientifique de Philosophie lui donne amplement droit à ce titre. Mais, fait extraordinaire dans les annales du collège, le sus-dit maître de classe déclinait ses prérogatives. Perplexité des étudiants, qui recourent à l'instance supérieure pour trancher le débat. Monsieur le Recteur confirma la chose, et M. Grandjean fut contraint d'accepter les nombreuses marques de sympathie et les cadeaux que lui prodiguèrent « ses » élèves.

Les philosophes ont encore une autre chance. Alors que la place est parcimonieusement mesurée, ils peuvent quand même occuper les chambres du Lycée, vu le nombre restreint d'internes physiciens. Vous pouvez imaginer combien cette bonne surprise leur a causé de joie, surtout que ce nouveau privilège ne s'exerce pas au détriment des anciens, comme, par exemple, celui de fêter les week-ends jusque tard dans la soirée.

A quelque chose malheur est bon. La pénurie des locaux entraîne les nouvelles constructions. Les nouvelles constructions entraînent les démolitions. Et les démolitions entraînent... un prolongement du congé de la Toussaint. Et bientôt, toutes les salles de classe seront, selon le nouveau plan, transformées en autant de dortoirs : solution la moins coûteuse, paraît-il parce qu'il n'y aura presque rien à changer !

En attendant, il me faut boucler les valises et la chronique...

Le chroniqueur